



# Note intention

## de Jean-Yves Ruf

### Un nouveau regard

J'ai monté *Don Giovanni* il y a une dizaine d'années. En m'y replongeant, je mesure à quel point notre regard collectif a changé. On ne peut plus excuser la conduite de Don Giovanni, que ce soit avec Donna Anna, Zerlina, ou Elvira. Il serait aujourd'hui poursuivi pour harcèlement, agression sexuels. Et tant mieux, car cela met à jour une mutation des mentalités, une vigilance collective concernant la violence faite aux femmes.

A partir de là, faut-il refuser de monter cet opéra ? Alors renonçons à *Richard III*, à *Woyzeck*, *Platonov*, voire à *Hamlet*, qui tue aussi le père de son aimée, et provoque en partie le suicide d'Ophélie. Refusons tous les monstres sur les plateaux.

Une des fonctions du théâtre n'est-elle pas de mettre à jour toutes nos complexités, nos parts d'ombre autant que nos désirs d'élévation ? Les personnages de Shakespeare, le duc de *Mesure pour Mesure* par exemple, nous montrent à quel point la folie et la sagesse se côtoient en nous, échappent à une morale simpliste, demeurent insaisissables. Et c'est ce qui nous intrigue, nous renvoie à nous-mêmes, à nos propres dévoiements.

Si l'on retourne dans tous les sens le livret et la musique de *Don Giovanni*, on peut tracer des lignes très diverses, contradictoires, et la multitude de versions nous prouvent à quel point cette œuvre génère d'entrées possibles.

Il serait passionnant de faire un procès contemporain de Don Giovanni, mettre à jour ses crimes, ses torts, mais aussi son utopie, ses motivations, ses circonstances atténuantes. De ne pas lui faire qu'un procès à charge. Se plonger dans le livret et la partition nous met dans des gouffres de questionnements, d'oscillations. Ce pourquoi il reste une figure contemporaine, ce pourquoi il nous interroge encore, nous offre un miroir complexe.

Le projet est de n'en faire ni un héros ni une crapule sans nom. Mais de tenter avec le plus de discernement possible, de l'épingler tel qu'il s'offre à nous, avec toutes

ses contradictions, ses utopies, ses petites. Et ce sera à chacune et chacun, dans son for intérieur, d'en discerner les contours.

### Des personnages complexes

Il tente de faire de nouvelles conquêtes, mais ne réussit jamais. C'est à se demander parfois si le catalogue de Leporello n'est pas une invention, ou une exagération. Quelle est la part de réel, la part de fantasme, de mythomanie ? Da Ponte nous laisse décider.

Mais Don Giovanni n'est pas le seul personnage indécidable. Zerlina par exemple n'est sans doute pas une proie aussi facile que certaines versions nous le font accroire. Elle a elle aussi sa part de jeu, de fantasme. Elle fait une expérience qui pourrait mal tourner, mais rien ne dit qu'elle n'est qu'une oie blanche, trop bête pour se rendre compte. Elle joue et manipule aussi. Elle rassure Masetto en disant qu'elle ne risque rien avec un gentilhomme, mais seule avec le gentilhomme en question, elle met en doute la sincérité de toute la gentilhommerie. Da Ponte et Mozart ont pris soin de donner de la complexité à tous les personnages. Les cris que Zerlina pousse lors du final du premier acte peuvent être ceux d'une victime pourchassée et terrorisée. Mais elle peut tout aussi bien avoir accepté de jouer l'appât, en complicité avec Elvira. Rien que ce détail ne dessine pas le même personnage. Sans parler du mystérieux Don Ottavio. Tous les personnages s'offrent à nous avec leurs angles morts, leurs paradoxes.

### Joueur sombre

Je ne tente pas ici d'excuser Don Giovanni, au contraire, je le rends moins puissant, plus pathétique. Il est manipulateur tout autant que manipulé. Ces personnages sont plongés dans une expérience chimique, un précipité instable, un maelstrom indécidable, où chacun joue sa partie. Pour tous c'est un parcours initiatique, qui les transformera. Et personne n'en ressortira indemne. C'est tout l'art de Mozart et Da Ponte.

Oui, Don Giovanni semble s'en sortir à chaque fois. On le quitte piégé à la fin du premier acte, on le retrouve libre au début du deuxième. Il faut bien que le théâtre



continue. Et que son jugement soit non pas celui des hommes (d'où un Don Ottavio si impuissant et rageur, incapable d'influer sur le cours des choses), mais celui d'une figure de l'au-delà, le fantôme du Commandeur. Son jugement est divin, implacable. La seule grandeur de Don Giovanni pourrait être de ne pas renoncer à son amour de la liberté, et de mourir en refusant de céder. Mais est-ce une grandeur de ne pas reconnaître ses erreurs ? Ce sera encore une fois une question non résolue, laissée à la liberté du spectateur.

### **L'orchestre au plateau**

Nous avons choisi de laisser l'orchestre au plateau, de ne pas le cacher en fosse. Ce n'est pas la première fois que je fais cette tentative, et elle ne se prête pas à toutes les œuvres. Mais ici j'ai senti que ça pourrait créer comme une sorte de zone mentale pour les personnages. Et de surcroît, un orchestre qui joue, j'ai toujours trouvé ça beau.

La scénographie se déploie sur deux plans, le plan du plateau où se dispose l'orchestre - laissant parmi eux des passages et une zone de jeu à la face - et un plan en hauteur, signifié par une passerelle, qui relie jardin et cour. Ces deux plans sont rendus poreux et communiquent via un escalier à vue, qui crée de possibles hauteurs intermédiaires.

J'aime l'imaginaire que crée un pont, une passerelle, qui est le moyen d'enjamber un obstacle, un fleuve, une rivière, mais qui peut aussi devenir un piège. Une fois engagé, on sait qu'on peut être immobilisé, traqué. Par d'autres qui nous bloqueraient à chaque extrémité, ou par soi-même, son vertige, son envie de se jeter, ou de rester au milieu du gué. C'est un lieu concret et psychique en même temps.

La zone du bas, souvent plus sombre, est un autre piège possible. On s'y réfugie parmi les musiciens, mais c'est aussi comme si l'on descendait en soi-même. La musique est une source et un flux de pensée, surtout chez Mozart. Un refuge autant qu'une possibilité de se confronter à ses remous. On est entouré de fantômes bruissant.

### **Deux pôles**

On peut sentir comme deux pôles, celui des rencontres diurnes, des intrigues bien dessinées, qui font avancer le récit. Les personnages se croisent, se tombent dessus : difficile de s'éviter quand on est engagé sur un pont. Don Giovanni est pris au piège, il est épinglé, confondu – fin de premier acte.

Et celui des moments plus intimes, plus secrets, où l'on veut se mêler aux autres, devenir anonyme. Ou se confier à des inconnus soudain si proches. Celui de certains arias ou le personnage se révèle à lui-même.

De manière parallèle, une autre distribution de l'espace advient, surtout durant le premier acte : les nobles utilisent la passerelle, presque systématiquement, sauf quand il y a nécessité de descendre, pour rejoindre la fête par exemple, et s'approcher de Don Giovanni.

La fête de la fin du premier acte est un point de bascule, où tous les espaces et les rangs sociaux se mêleront. Et cette confusion innovera la suite de l'opéra.

J'ai pu relire et réécouter l'œuvre en creusant de nouveau sillons, en m'échappant de la première mise en scène. Parce que mon regard a changé, parce que l'envie partagée de Julien Chauvin et moi de mettre les musiciens au plateau m'a poussé à me poser de nouvelles questions, à raisonner différemment. D'autres facteurs ont joué, comme la distribution de jeunes talents, l'orchestre prêt à expérimenter, le dialogue avec le maestro.

Je pressens une production collective, dense, physique, ludique, avec un accent porté sur le jeu, la précision des parcours.

Ce sont les détails, la somme des détails, qui font la force et la profondeur d'une fresque.

**Jean-Yves Ruf**

Août 2024